

BERLIOZ A L'INSTITUT

(Deux lettres inédites.)

Dans ses mémoires, Hector Berlioz parle à peine de l'événement qui affirma officiellement au public sa valeur musicale : « A ma grande surprise, j'ai été nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut... », dit-il d'un ton las et indifférent, et il ne consacre que quatre lignes à ces séances où il va assidûment.

Cependant, si sa joie était tombée quand il rédigea la postface de 1864, elle avait été vive en 1856, au moment de l'élection.

Dès 1842, Berlioz avait posé sa candidature. Il avait alors trente-huit ans et déjà il avait fait entendre la *Fantastique*, *Harold*, le *Requiem*, *Benvenuto Cellini*, *Roméo et Juliette*, la *Symphonie funèbre et triomphale*. On ne peut prétendre qu'il manquât de titres. De plus, admirateur enthousiaste de Victor Hugo, « ce porteur d'un monde » dont les « milliers de sublimités » l'avaient de bonne heure ébloui, comment n'eût-il pas songé qu'il incarnait, lui, Berlioz, le romantisme musical autant que Victor Hugo le romantisme littéraire ? Et mieux, car il avait épousé toutes les héroïnes de Shakespeare, le dieu commun, en épousant bruyamment sa brillante interprète, l'actrice anglaise Harriett Smithson ! Or, le romantisme littéraire venait de triompher enfin à l'Académie française : Victor Hugo avait été élu en 1841.

Mais l'Académie française avait trois fois refusé le poète romantique, lui préférant Dupaty, Molé, Flourens. En 1842, l'Académie des Beaux-Arts préféra Onslow au romantique compositeur. Ce choix scandalisa moins Berlioz qu'un autre des concurrents. Adolphe Adam, qui, ayant conçu le *Postillon de Lonjumeau* et, par douzaines, d'autres opéras de même envergure, se croyait un génie musical.

Berlioz partit alors pour de longs voyages de concerts en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Angleterre. Il y trouva les honneurs que sa patrie lui refusait, des ovations, des trophées, toutes les décos de cours et même son élection à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Hélas ! au retour de ces tournées triomphales, en vain apportait-il à ses compatriotes des chefs-d'œuvre nouveaux, comme la *Damnation de Faust* : les Parisiens restaient indifférents ! En ces années douloureuses, accablé de chagrins domestiques, Berlioz serait mort de découragement sans le réconfort de ses succès à l'étranger...

C'est en 1854 seulement qu'on le détermine à recommencer les démarches imposées aux candidats.

« Je me suis résigné très franchement, écrit-il à Hans de Bülow, à ces terribles visites, à ces lettres, à tout ce que l'Académie inflige à ceux qui veulent *intrare in suo docto corpore*. »

M. Ernest Reyer nous a raconté avec quelle impatience Berlioz attendait le résultat du vote, se promenant fiévreusement avec lui sur le boulevard, et, n'y tenant plus, se jetait dans un fiacre pour apprendre, dans la cour de l'Institut, l'élection de... Clapisson.

Dans les journaux, quelques jeunes musiciens protestèrent. Clapisson avait fait jouer le *Postillon de Madame Ablou*. On dit qu'un postillon se dressait toujours devant Berlioz. On rit. Offenbach — qui l'eût cru ? — s'écria : « On avait besoin d'un symphoniste, c'est un danseur qu'on a nommé. » Les Allemands, plus sévères, écrivirent que ce choix faisait peu d'honneur à l'Académie, et que Berlioz s'abaissait à entrer en compétition avec un Clapisson que nul ne connaissait ni ne désirait connaître.

Mais Berlioz avait juré de se présenter « jusqu'à ce que mort s'ensuive ». Il sentait la faveur du public venir enfin à lui. Le succès de l'*Enfance du Christ* avait fait taire bien des envieux. Adolphe Adam lui-même, depuis longtemps élu, voulait bien accorder quelque talent à son ancien rival, et lui promettait sa voix pour la plus prochaine vacance.

Amère ironie ! ce fut Adam qui mourut, incitant ainsi Berlioz à courir Paris du matin au soir « pour voir le tiers et le quart, plus souvent le quart » !

L'élection eut lieu le 21 juin 1856. Après quatre tours de scrutin, Berlioz fut nommé par dix-neuf voix, contre six à Niedermeyer, six à Gounod et autant d'autres qui s'éparpillèrent sur Panseron, Leborne, Vogel et Félicien David.

Les ennemis du nouvel académicien n'avaient pas tous désarmé et l'acharné critique de la *Revue des Deux-Mondes*, Scudo, reprenant encore le mot de Beaumarchais, écrivit qu'on avait choisi un journaliste où il eût fallu un musicien ! Furieux (il devait mourir fou), Scudo ajoutait :

« Si l'Institut n'est pas le gardien jaloux de certains principes nécessaires pour lesquels il a été créé, il n'a plus de raison d'être. »

Quant à Berlioz, il l'emportait après trop de luttes pour qu'on pût lui demander un triomphe modeste. Sa joie déborde, malgré lui, dans les lettres qu'il écrit au lendemain de sa victoire.

Nous en possédons trois datées du 24 juin 1856.

On a publié récemment celle qu'il adressa à l'amie de Liszt, la princesse de Sayn-Wittgenstein, qui, à Weimar, avait porté un toast à sa candidature, et qui le soutenait dans son long labeur des *Troyens*. Il lui annonce son succès, rappelle ses démarches :

« Tous les matins, je montais en voiture avec mon album à la main, et tout le long de ma pérégrination je songeais, non à ce que j'allais dire à l'immortel, mais à ce que je ferais dire à mes personnages. »

Puis, amèrement, il essaye de plaisanter :

« Me voilà devenu un homme respectable, je ne suis plus ni truand ni bohème; arrière la cour des miracles!... Quelle comédie!... Je ne désespère pas de devenir Pape un jour. »

Et ne se sentant pas en verve :

« Serait-ce la suite déjà... de... oh! ce n'est pas possible, mon habit brodé n'est pas même commandé. »

Enfin, il ajoute un long post-scriptum qu'il termine par ces mots qui font tristement rêver :

« J'oubliais de vous dire que cela me donne quinze cents francs de rente... *quinze feuilletons de moins à faire!!!* »

Les deux autres lettres sont inédites. Elles sont en autographes au Musée Berlioz, créé dans la maison natale du Maître, à La Côte Saint-André, lors des fêtes du centenaire de sa naissance, en 1903. L'une vient d'Allemagne encore. Elle avait été adressée par Berlioz à son éditeur de Brunswick, qui gravait à ce moment la partition de *Benvenuto Cellini*, et c'est M. Henry Litoff, le chef actuel de la célèbre librairie musicale, qui en a libéralement fait don au Musée.

Nous la donnons *in extenso*.

« Paris, 24 juin
17, rue Vintimille.

« Mon cher Litolff (sic)

« Je n'ai pas de vous la moindre nouvelle!... Dites-moi donc où en est notre partition. Je sais que vous êtes occupé et très préoccupé, mais cela n'empêche pas votre graveur de travailler, le 3^e acte doit être fini maintenant. Il y a un petit changement de paroles à faire à la fin du grand morceau d'ensemble en ré au 3^e acte (scène du cardinal). Au lieu de

Tu feras donc toujours le diable
— l'incorrigible garnement!

il faut

Ce double crime, homme indomptable
Mérite un double châtiment.

« Faites, je vous prie, corriger ainsi ce passage (1). Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma première lettre? Hiller m'a dit que vous l'aviez reçue. Ah! paresseux! oublioux! Au moins cette fois, écrivez-moi trois lignes.

« Je vous dirai, ce que vous savez déjà peut-être, que je viens d'être nommé membre de l'Institut. Faites-le savoir à Griepenkerl, quand vous le verrez.

(1) Le Musée de la Côte Saint-André possède une partition d'orchestre manuscrite de *Benvenuto Cellini*, portant de nombreuses annotations et corrections de Berlioz. La modification indiquée ici y est apparente.

« Cela fait à Paris grande sensation. C'est une espèce de révolution ou de coup d'État en faveur de la jeune musique, qui n'a pas grands rapports avec la musique de l'avenir, mais qui pourtant n'en a pas beaucoup non plus avec la musique du passé. Toutes ces dénominations, ces catégories (*sic*) sont de véritables charges, à parler sérieusement.

« Le petit Ritter a joué dernièrement dans un grand concert à Nancy votre 4^e concerto symphonique, avec un très grand effet, m'a-t-on dit. Il va revenir, je saurai par lui des détails sur cette exécution, et j'en ferai part aux lecteurs de mon feuilleton très prochainement.

« Adieu, si vous ne répondez pas, je vous enverrai mes plus fulminantes malédictions.

« Mille amitiés sincères.

« H. BERLIOZ. »

L'autre, plus détaillée, plus intime et par cela même plus sincère, oserai-je dire, est adressée au vieil oncle Marmion, le bien-aimé vieillard qui, quarante ans plus tôt, fringant cavalier échappé de Waterloo, faisait danser à Meylan l'hamadryade du Saint-Eynard, « son Estelle ».

Donnée comme souvenir du Maître à une famille amie, cette lettre est venue au Musée de la maison natale par la générosité de M. Yves Golety, avocat à Grenoble.

La voici tout entière.

« Paris, 24 juin 1856
17, rue Vintimille.

« Cher oncle,

« Adèle vous eut, à défaut des journaux, informé du succès de ma candidature à l'Institut. En dépit et au grand dépit des petites coteries hostiles, ou du moins favorables à mes rivaux, tout s'est bien passé. Vous avez pu voir que les autres candidats ont toujours été tenus à la distance de huit voix d'abord, et enfin de quatorze. C'est un coup d'État dans l'empire des arts. De là une joie incroyable parmi toute la jeune génération des artistes, et parmi les vieux artistes qui ont des idées jeunes. Horace Vernet, qui m'a si énergiquement secondé, est triomphant. La section de musique (Auber, Halévy, Thomas, Reber, Clapisson) s'est montrée d'une cordialité parfaite. Caraffa seul s'est couvert de ridicule par son opposition haineuse et couronnée d'insuccès. L'origine de cette haine napolitaine remonte à 1834. Caraffa venait de donner un opéra-comique intitulé : *La Grande Duchesse* (Henriette d'Angleterre). Cet ouvrage tomba à la seconde représentation. Ayant à en rendre compte néanmoins, après la chute, je réduisis mon compte rendu à une ligne. Je me souvins des paroles célèbres de Bossuet dans son oraison funèbre pour Henriette d'Angleterre, et j'écrivis ceci :

« LA GRANDE-DUCHESSE

« Opéra en trois actes

« DE M. CARAFFA.

« Madame se meurt! Madame est morte! »
Inde iræ, Inde odium.

« L'histoire court maintenant et divertit beaucoup

l'Académie. Mais peu importe ! Le tour est fait et bien fait. Il me vient des lettres de félicitation de partout, et cette joie des amis inconnus que j'ai par le monde donne à ma nomination un prix que je ne croyais pas lui trouver. Je parierais presque que vous-même, mon cher oncle, en êtes plus joyeux que moi. J'ai toujours passé jusqu'ici dans l'esprit du bourgeois parisien pour une espèce de Bohème (*sic*) ; me voilà tout à fait civilisé. J'étais assis sur une bayonnette, me voilà dans un fauteuil. Ma valeur musicale est admise dans la circulation depuis trois jours... Il fallait que le pauvre Adam mourut pour opérer ce prodige. Quelle triste comédie !

« Je suis en train d'écrire un immense ouvrage, un opéra en cinq actes, paroles et musique (1). Je vais finir le poème ces jours-ci. J'ai commencé à l'écrire en vers le 5 mai dernier ; vous voyez que je suis allé assez vite en besogne. Mais je le ruminais depuis deux ans. J'ai superstitieusement choisi pour mettre la main à l'œuvre la date illustre du 5 mai : date épique s'il en fut. Maintenant il me faudra au moins quinze mois pour le travail de la partition. On ne sait rien à l'Opéra de mon entreprise, on n'en saura rien jusqu'à ce qu'elle soit achevée ; et si on consent à monter cette grande machine lyrique, ce ne sera que dans des conditions que j'imposerai et qui devront me mettre à couvert de la plupart des vilaines intrigues qui s'agitent dans ce capharnaüm de l'art. Sinon, non. J'en ai pris d'avance mon parti.

« Vous ne voyagez plus cette année ? Venez donc à Bade à la fin d'août. Je suis engagé par Bénazet à y aller diriger un festival ou tout au moins un grand concert, à l'occasion du mariage du duc régnant de Bade avec la princesse Louise de Prusse, une Fée, une Péri, plus délicieusement jolie que sa mère, et qui fait mal à voir.

« Louis (2) est à Marseille et va partir pour les Indes ; j'attends la nouvelle de son embarquement d'un jour à l'autre.

« Mille affectueux compliments à ma tante.

« Quoiqu'on ne vous ait pas exposé sur le Rhône dans une corbeille comme Moïse, j'espère que vous voilà tout à fait sauvé des eaux (3).

« Adieu, cher oncle, je vous embrasse de tout mon cœur. »

« H. BERLIOZ. »

Nous pourrions arrêter là une étude dont ces deux lettres font toute la valeur. Cependant les documents postérieurs sont intéressants. L'Académie est entrée dans la vie de Berlioz ; elle y tiendra jusqu'à la fin une place importante.

Il savait, lui qui avait parcouru l'Europe, quelle fascination exerce sur les artistes étrangers ce titre :

(1) Les *Troyens*, parvenus au théâtre en deux fragments : *Les Troyens à Carthage*, représentés en 1863 et *la Prise de Troie*, jouée seulement en 1899. L'œuvre entière n'a jamais été représentée dans son intégralité.

(2) Le fils unique de Berlioz et d'Henriette Smithson, mort, officier de la marine marchande, à la Havane, en 1867.

(3) Allusion probable aux inondations de 1856. Adèle Berlioz, sœur du compositeur, avait épousé un notaire de Vienne, M. Suat. L'oncle Marmion avait peut-être passé quelques jours avec eux, en leur maison de campagne d'Estressin, près du Rhône.

de l'Institut de France. Il s'en pare volontiers. On lui avait tant disputé la gloire ! Il le mettra sur ses *Mémoires* quand il les fera imprimer. Devant ses compatriotes mêmes, il se sent grandi. Officiellement, il est quelqu'un. Son habit brodé, c'est l'évidence de son génie ! Et les palmes font un joli voisinage à ses décorations étrangères. Il lui arrivera même de pavane un peu, plus tard, dans son regain d'amour, quand il narrera ses succès mondains à la vieille M^e Fornier, son Estelle toujours adorée. Il assiste aux soirées des Tuilleries « debout, en uniforme, de huit heures à minuit » et, l'empereur « lui tend la main au passage », et l'impératrice « par politesse » lui parle de sa musique. Quand il va au ministère d'État, l'huissier l'introduit sans audience, « alors que s'il n'eût pas exhibé, sur sa carte, ce beau titre de membre de l'Institut, on l'eût éconduit comme un paltoquet ». Il peut ainsi rendre quelques services à ses amis.

Aux réunions de l'Institut, il soutient la nouvelle école, vote pour Delacroix, le peintre romantique, qui se présente à la succession de Paul Delaroche ; pose la candidature de Liszt comme membre correspondant.

Cependant, ses prétentions avec ses collègues ne sont ni de s'imposer ni de rénover. Il trouve bien absurde qu'on l'appelle, lui, musicien, à se prononcer sur l'élection des architectes, des peintres ou des statuaires. « Cela me paraît fou », déclare-t-il. Mais le règlement le veut, il s'incline. Et « si les observations qu'il fait sur les usages académiques restent sans résultat », il se réjouit, du moins, de n'avoir avec ses confrères que « des relations amicales et de tout point charmantes ».

Quand la séance est par trop ennuyeuse, il fait sa correspondance, ou il rêve à ses compositions. Au dernier voyage de Berlioz en Allemagne, à un souper chez le grand duc de Weimar, celui-ci lui demandait dans quelle circonstance il avait écrit la musique du délicieux duo de *Béatrice et Bénédict* :

« Vous soupiriez, Madame... — « Vous avez dû le composer, disait-il, au clair de lune, dans un romantique séjour... » — « Monseigneur, répondit Berlioz, c'est là une de ces impressions de la nature dont les artistes font provision et qui s'extravasent ensuite de leur âme, dans l'occasion, n'importe où. J'ai esquissé la musique de ce duo un jour, à l'Institut, pendant qu'un de mes confrères prononçait un discours. »

Et tous les convives de s'exclamer sur une si merveilleuse éloquence !

Enfin vieilli, désabusé, malade, souffrant d'une incurable névralgie intestinale, bien déterminé à ne plus « tacher d'une note une portée de musique », volontairement désœuvré et indifférent à tout, Berlioz reste un fidèle de l'Institut. Peut-être, au fond, comme La Fontaine, se distraisait-il ainsi. Et puis il

n'était pas assez riche pour dédaigner l'appoint qu'apportaient à son maigre budget les jetons de présence. Généralement il arrive de bonne heure, et, avant la séance, demande à la bibliothèque la *Biographie universelle* de Michaut, ce recueil qui le passionnait déjà dans son enfance. Mais il ne lit que la vie des artistes célèbres. Les autres ne l'intéressent plus.

« Ces pauvres petits scélérats qu'on appelle des grands hommes ne m'inspirent qu'une irrésistible horreur. César, Auguste, Antoine, Alexandre, Philippe et Pierre et tant d'autres ne sont que des bandits. »

D'ailleurs l'histoire, avec ses contradictions, lui semble une duperie... comme la guerre. « Ah ! la guerre ! (on est en 1866) comme il voudrait qu'une petite planète, venant toucher la nôtre au moment d'une grande bataille « mette à la raison, en les écrasant tous, ces petits monstres qui s'entretuent ! »

Même après le voyage pénible de Russie, en 1867, consenti par besoin d'argent, même après les chutes quasi mortelles de Monaco et de Nice, Berlioz quitte chaque samedi son logement de la rue de Calais, et appuyé sur le bras de sa dévouée belle-mère, monte dans un fiacre qui le mène au Palais-Mazarin. Il signe au registre des présences, puis il s'en va, incapable de rester à la séance.

Les contemporains ont noté l'émotion poignante que soulevait au passage la silhouette amaigrie du compositeur, ses longs cheveux blancs, son nez d'aigle vaincu et ses yeux éteints. On s'écartait, on le saluait, il semblait ne rien voir.

Le 25 novembre 1868, il vint par grandeur d'âme. C'était jour d'élection. Charles Blanc, l'éminent critique d'art, était candidat. Autrefois, il avait obligé Berlioz. Berlioz mourant lui apportait son suffrage. Le misanthrope avait un cœur.

Ses amis conservèrent de cet acte généreux un souvenir attendri, et Legouvé, l'un des plus chers, en racontant le fait avec complaisance dans ses Mémoires, a créé une légende. Il le cite comme ayant été la dernière visite du Maître à l'Institut, et comme un effort suprême qui n'aurait précédé que de huit jours sa mort.

Or Berlioz est mort le 8 mars 1869 ; et des recherches qu'a bien voulu faire dans les Archives de l'Institut M. Robert Regnier, il résulte que Berlioz assista à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts du 12 décembre 1868, et qu'il signa encore la feuille de présence de l'Assemblée générale de l'Institut le 6 janvier 1869.

Mais, comme témoignage de sentiment, de telles légendes ne méritent-elles pas la même créance que l'histoire ?

JEAN CELLE (1).

(1) Conservateur du Musée Berlioz.

Nos Philosophes.

M. THÉODOULE RIBOT

De M. Alfred Fouillée à M. Théodule Ribot, la distance est considérable : non pas que la haute valeur de ces deux puissants esprits ne soit comparable ; mais parce que leurs œuvres sont si dissemblables, qu'en vérité, elles ne semblent point contemporaines.

Touffue et complexe, historique, sociologique, sociale, morale, métaphysique, psychologique, celle de M. Alfred Fouillée admet certains postulats contestés, mais séduit et entraîne par l'intensité des idées, qu'y prodigue une personnalité merveilleusement opulente. — Limitée, nue, essentiellement objective, celle de M. Théodule Ribot se distingue par la rigueur de la méthode.

Peut-être, cependant, l'accord n'est-il point impossible, sinon entre leurs principes, du moins entre leurs conséquences. Les Philosophes, comme se plaît à dire M. Alfred Fouillée, sont beaucoup moins en contradiction que ne le suppose le profane. — En tout cas, d'une courtoise impartialité, ils sont les premiers à rendre hommage au talent les uns des autres.

*
**

M. Théodule Ribot naquit à Guingamp le 18 décembre 1839. Il fit ses études au collège de sa ville natale et au lycée de Saint-Brieuc, — où il n'eut point de classe plus fastidieuse que celle de philosophie, consacrée à l'étroite préparation du baccalauréat.

Docile aux désirs de son père, il entra dans l'Enregistrement, fut surnuméraire, et se vit même confier la gestion successive de deux bureaux de canton !

Il employait les loisirs que lui laissait cette peu absorbante carrière à la lecture d'ouvrages de haute et austère pensée. C'est ainsi qu'il connut *Les Philosophes français du xix^e siècle*. Les pages apremment réalistes d'Hippolyte Taine le jetèrent — lui spiritualiste convaincu — dans un violent émoi et un amer dépit : C'étaient toutes ses convictions qui s'écroulaient, sa quiétude d'esprit qui disparaissait à jamais ! — Pour retrouver des raisons de croire, il s'adonna délibérément aux recherches philosophiques.

Il vint à Paris et, sans préparation sérieuse, se presenta à l'École normale supérieure. Une ingénieuse dissertation le fit admissible. Il fut même reçu, quoique sans succès distinctif. — C'est à l'École de la rue d'Ulm qu'il se lia étroitement avec son condisciple, M. Félix Alcan mathématicien de mérite, qui appartint plusieurs années à l'Université, avant de devenir le grand éditeur du monde savant, qu'il est actuellement.

L'enseignement de la philosophie était bien routinier dans cette École Normale de 1863-1865 : la philosophie consulaire régnait encore. Cependant, c'était un homme d'esprit, le séduisant Caro, qui la professait. Il apprécia la rare pénétration du jeune Breton